

SUR LA PERCEPTION DANS LA LITTÉRATURE FRANÇAISE MÉDIÉVALE : LA REPRÉSENTATION DES CINQ SENS DANS LES TEXTES DIDACTIQUES

UDC 821.133.1.09"12"

Marija Panić

Université de Kragujevac, Faculté des Lettres et des Arts,
Département d'études romanes, Kragujevac, Serbie

ORCID iD: Marija Panić

<https://orcid.org/0000-0003-1458-5583>

Résumé. *Le présent article examine la présence des sens et de la perception dans les textes didactiques français en langue vulgaire, datant du XIII^e siècle : le Bestiaire du pseudo-Pierre de Beauvais, Le Bestiaire d'Amour de Richard de Fournival, l'Image du monde de Gossouin de Metz et Placides et Timéo de l'auteur anonyme. Étant donné que la littérature didactique puisait dans les sources antiques et bibliques, le corpus examiné manifeste clairement ces traits ; toutefois, la disparition de l'allégorie des textes didactiques, qui s'est initiée à cette époque, a laissé également les traces. Sans être le sujet à part dans le corpus analysé, les sens et la perception réapparaissent comme thèmes, liés surtout à l'acquisition du savoir.*

Mots-clés : *littérature française médiévale, sens, bestiaires français médiévaux, Richard de Fournival, Gossouin de Metz*

1. INTRODUCTION

Dans la culture médiévale, la nature n'était pas explorée de manière scientifique, mais elle était représentée avec le clair objectif d'édifier le lecteur en tant que chrétien : dans le monde environnant, perçu comme création divine, les auteurs médiévaux cherchaient les analogies devant expliquer la signification des exemples provenant de la nature (Strubel 2002). Cette pratique a commencé à disparaître lentement vers le milieu du XIII^e siècle, avec la traduction des textes aristotéliens sur la nature, dépourvus de l'allégorie (Panić 2020).

Notre proposition a pour objectif d'explorer la représentation des sens et de la perception dans les textes didactiques français en langue vulgaire provenant du milieu du XIII^e siècle, afin d'esquisser le savoir sur les sens et importance qui lui était attribuée dans le corpus analysé.

Submitted June 13, 2024; Accepted October 2, 2024

Corresponding author: Marija Panić

Faculty of Philology and Arts, University of Kragujevac, Jovana Cvijića bb, 34000 Kragujevac

E-mail: marija.panic@iss.edu.rs

2. LES PREMIÈRES TRACES DE LA REPRÉSENTATION DES SENS EN LANGUES VULGAIRES : LES BESTIAIRES

Le corpus qui s'impose dès que l'on parle de la littérature didactique est celui des bestiaires français, issus de la tradition du *Physiologus* grec, rédigé probablement en Alexandrie au II^e siècle, puis traduit en de nombreuses langues, y compris le latin (au IV^e siècle), pour être transposé plus tard en langues vulgaires ; en effet, rares sont les cultures médiévales qui n'ont pas connu leur propre tradition du *Physiologus* (McCulloch 1962 ; Pastoureau 2011). Par exemple, dans la culture serbe, deux manuscrits conservés, datant du XIV^e et du XVI^e siècle, contiennent la traduction serbe de leur originaux grecs, qui semblent inclure des traces de plusieurs rédactions grecques ; en revanche, les décorations plastiques des monastères serbes témoignent de la présence des symboles du *Physiologus* dans une époque beaucoup plus ancienne de la culture serbe médiévale (v. Panić 2019). Le symbolisme zoologique des décorations plastiques médiévales et surtout le répertoire des emblèmes de l'héraldique sont issus évidemment du *Physiologus*, ainsi que quelques symboles zoologiques très présents dans la culture européenne, tels que la licorne, le griffon, et d'autres.

Rappelons que, dans leur effort de comprendre et d'interpréter le monde, les auteurs des écrits didactiques médiévaux en langues vulgaires se penchaient sur la tradition biblique, mais aussi sur les sources livresques provenant de l'Antiquité, conservés jusqu'à l'époque de leur rédaction ; la tradition du *Physiologus* appartient à cette même pratique culturelle. En effet, ce n'est qu'au XII^e siècle que la littérature didactique en ancien français a connu ses débuts, d'abord par la traduction des textes latins dans l'époque de la vulgarisation des sciences, période qui peut être perçue comme celle de l'essor culturel (Vučelj 2020, 137–140).

Les bestiaires complètent, comme nous le rappelle Christopher Lucken, la vision augustinienne du déchiffrement du monde en tant que *Liber naturae* (*Livre de la nature*) (Lucken 1994). Notamment, selon saint Augustin, le monde visible était compris comme un ensemble de phénomènes devant être lus avec tous les outils de l'exégèse biblique – c'est-à-dire, de manière littérale, allégorique, morale et anagogique – afin de servir comme source d'instructions aux chrétiens. À titre d'exemple, de cette manière, le chapitre consacré au lion – chapitre inaugural dans la plupart des bestiaires médiévaux – devait, à partir des extraits tirés des recueils zoologiques antiques (c'est-à-dire, les textes de Pline et d'autres naturalistes) instruire le lecteur chrétien non pas seulement sur les faits biologiques, mais plutôt sur la divinité du Christ, sur sa nature à la fois divine et humaine, ainsi que sur sa résurrection. Les chapitres des bestiaires contenaient les parties naturalistes suivies d'instruction édificatrice, qui se présentait sous forme de l'explication de l'allégorie.

Dans ce contexte, où se situent les sens ? Évidemment, ils devraient, dans les écrits à l'objectif didactique, être liés au symbolisme des animaux et à la vertu édificatrice de ces symboles, ainsi qu'à la représentation du monde comme harmonie, plutôt qu'aux vérités biologiques, purement scientifiques.

Dans le corpus français, composé de six bestiaires (ceux de Philippe de Thaun, de Gervaise, de Pierre de Beauvais, de Guillaume de Normandie, de Richard de Fournival, du pseudo-Pierre de Beauvais), le thème de cinq sens n'apparaît pas explicitement dans tous les bestiaires, surtout pas dans ceux qui sont censés être traditionnels. En revanche, le bestiaire le plus récent – et le plus long, étant composé en plein milieu du XIII^e siècle, c'est-à-dire à l'époque des *sommes* de connaissance –, celui du pseudo-Pierre de Beauvais,

y consacre une grande partie du chapitre intitulé « De quoi est fait l'homme et de sa nature ». Ce chapitre, en tant qu'addition apparemment insolite, n'est, en effet, qu'une autre parmi les additions doctes ajoutées au corpus du *Physiologus* par son rédacteur anonyme. Le LXVII^e chapitre (parmi soixante-douze dans ce bestiaire) expose d'abord le savoir sur les quatre éléments, pour continuer à instruire le lecteur sur cinq sens : la vue, l'ouïe, le toucher, le goût, l'odorat.

Dans ce chapitre-ci, l'auteur n'expose pas encore les animaux symboles des sens. Il révèle seulement que toutes les choses vivantes s'orientent par les cinq sens (LXVII, 34–36) ; puis, il rajoute que, au cas où un sens est endommagé, il sera récompensé par une utilisation plus délicate des autres sens (36–44) : l'auteur donne l'exemple des hommes sourds, qui seraient dotés d'une vue très aigüe, ainsi que les hommes privés d'odorat, qui auraient, selon l'auteur de ce texte, un goût très développé¹. En plus, l'auteur ajoute un développement portant sur la hiérarchisation des sens : selon lui, le sens le plus noble est la vue, car elle permet d'apprendre la majorité de choses. Cette partie du chapitre du *PPB* trouve sa source dans le texte de Richard de Fournival (Baker, 2010, 400), dont nous traiterons plus tard dans ce chapitre.

Dans le chapitre suivant du bestiaire, intitulé « Del voltoir et de un ver c'on apele lie[n]s », l'auteur développe l'idée des sens, de manière plutôt implicite et peu cohérente, pratique fréquente dans les bestiaires français. En effet, il juxtapose deux animaux qui étaient symboles de sens dans la culture médiévale : le vautour et le lynx. Le vautour symbolisait l'odorat et le lynx la vue. Notamment, selon la tradition naturaliste antique puis médiévale, le vautour était capable de sentir les charognes à trois jours de distance, tandis que le lynx pouvait voir à travers les murs. Ils étaient, dans ce chapitre, dotés de l'édification chrétienne : le vautour est interprété comme le symbole du diable, tandis que le lynx, avec sa vue claire, signifiait les vertus chrétiennes (LXVII, 11–35).

Ce qui serait surprenant pour un lecteur moderne est le fait que, dans ce chapitre, lynx était désigné comme « vers » et non pas la bête sauvage. En effet, ce type de fausse identification générique n'était pas rare dans les sciences naturelles médiévales : rappelons que le mot « panthère » désignait, depuis Pline, non pas seulement le félin sauvage, mais aussi la pierre précieuse bariolée. L'objectif des bestiaires n'était pas d'instruire le lecteur sur la biologie, mais sur les croyances religieuses. Dans ce contexte-ci, les sens, introduits par le pseudo-Pierre de Beauvais dans la matière du *Physiologus*, ne font qu'illustrer davantage son programme, si bien expliqué par Craig Baker, éditeur de ce texte : à l'époque de l'essor des encyclopédies, le pseudo-Pierre de Beauvais voulait enrichir le genre – déjà en voie de disparition – par des additions doctes, pourvues de parties didactiques explicites, afin de garder le trait distinctif du genre : l'analogie entre le monde physique et spirituel (Baker 2010, 31–54)

Un autre bestiaire insolite inspiré par les cinq sens, provenant de cette époque, est celui de Richard de Fournival, intitulé *Le Bestiaire d'Amour*, et rédigé peu de temps avant les *Bestiaire* du pseudo-Pierre de Beauvais ; en effet, selon Craig Baker, il lui servait de source pour de nombreux chapitres (Baker, 2010, 27–28). Ce texte, reprenant le répertoire des animaux du *Physiologus* mais les utilisant dans la logique de la casuistique courtoise, s'inspire notamment par les sens, dès son *incipit* : « Tous les hommes, de leur propre nature, désirent acquérir la science » (Bianciotto, 2009, 155)². Il s'agit, comme le rappelle

¹ « Dont ils avient que nus hom ne voit si isnelement comme sours de nature, ne nus hom n'est si lechiers con li pusnais », *PPB*, LXVII, 38–40.

² « Toutes gens desirrent par nature a savoir ». (Bianciotto 2009, 154)

Gabriel Bianciotto, éditeur du *Bestiaire* de Richard de Fournival, de la phrase liminaire de la *Métaphysique* d'Aristote³ ; elle était souvent utilisée comme *incipit* par les auteurs médiévaux. De cette manière, la connaissance par les sens est évoquée dès l'*incipit* par l'auteur du bestiaire. Notamment, après avoir traité de la nécessité de s'appuyer sur les connaissances des Anciens pour les approfondir, il réfléchit sur la mémoire, capacité humaine qui l'aide à approfondir ses propres connaissances. Selon Richard de Fournival, elle « possède deux portes : la vue et l'ouïe. Et à chacune de ces deux portes conduit un chemin par où on peut avoir accès à elle : ce sont l'image et la parole » (Bianciotto, 2009, 155, 157)⁴. L'auteur, d'ailleurs érudit, se réfère évidemment sur le texte médiéval, lu et orné d'enluminures.

La curiosité scientifique évoquée dans l'*incipit* se transforme vite en quête proprement dite, qui composera le fil d'une sorte d'intrigue de ce bestiaire, qui se veut texte narratif. L'enjeu ne sera ni l'édification chrétienne, ni la quête des connaissances, mais l'amour de la dame, qui semble avoir rejeté des propos amoureux de l'auteur. C'est pourquoi le narrateur a recours à la mémoire, à l'ouïe – par la parole – et à la vue – par les images – afin de faire évoquer les images amoureuses à sa « dame sans merci ». L'*incipit* est suivi par un long cortège des symboles du *Physiologus*, traditionnellement utilisés dans les objectifs de l'édification chrétienne, mais employés ici dans les objectifs qui ne sont ni religieux, ni scientifique, mais peut-être courtois : la panthère, la licorne, le coq, l'âne, le singe et d'autres animaux du *Physiologus* ne sont ici que les emblèmes de l'amant ou de sa dame. Rappelons que, selon certains chercheurs, telle que Jeannette Beer, cette comparaison des amants courtois avec les bêtes peut être comprise comme une humiliation des femmes – vu l'aspect ridiculisant de la comparaison avec les animaux, censés, dans la culture médiévale, être inférieurs à l'homme – ou de l'humiliation des amoureux : en tout cas, l'analogie avec les animaux serait une caricature des humains (Beer 2000, xi).

Quelle que soit l'intention de l'auteur – qui nous échappe peut-être encore –, l'on ne saurait nier que c'est le fil courtois qui organise le récit. Parmi les natures animales évoquées et leurs interprétations se distingue une partie, vers le milieu du récit, où tous les emblèmes zoologiques sont organisés selon la logique des sens ; ce thème réapparaît, de manière plus ou moins discrète, tout le long du bestiaire. Cette fois-ci, les sens paraissent non pas mener à la connaissance – ce qui était évoqué dans l'*incipit* – mais à la perte de raison, ou même de la vie : l'auteur semble intensifier les effets néfastes de son amour pour en dévoiler le paradoxe. Ce paroxysme est évoqué par les animaux du *Physiologus* évoquant les sens : la panthère, qui séduit par son haleine exquise et douce ; puis, la licorne, séduite par l'odeur de la vierge, et ainsi de suite :

C'est ainsi que je fus pris par l'ouïe et par la vue ; ce ne fut donc pas étonnant si je perdis mon intelligence et ma mémoire, car l'ouïe et la vue sont les deux portes de la mémoire, comme je l'ai dit plus haut, et de plus, ce sont là deux des plus nobles sens de l'homme. Car l'homme possède cinq sens : la vue, l'ouïe, l'odorat, le goût et le toucher. Et je fus également pris par l'odorat, de la même manière que les bêtes qui suivent jusqu'à la mort la panthère à cause de la douceur de l'haleine qu'elle exhale, et de même que la licorne qui s'endort au doux parfum de la virginité de la demoiselle. (Bianciotto, 2009, 201, 203)⁵

³ « Tous les hommes ont un désir naturel de savoir, comme le témoigne l'ardeur avec laquelle on recherche les connaissances qui s'acquièrent par les sens » (Bianciotto 2009, 155, n. 1).

⁴ « Ceste mémoire si a .ij. portes, veoir et oïr, et a chascune des chez .ij. portes, si a .j. chemin par ou on i peut aller : che sont peinture et parole. » (Bianciotto 2009, 154)

⁵ « Ensi fui je pris a l'oïr et au veoir : dont ne fu che mie merveille se je perdi mon sens et mémoire, car oïrs et veoirs sont les deus portes de memoire, si comme il a esté devant dit, et si sont ore doi des plus nobles sens de

Avant d'introduire ces animaux-symboles et de les utiliser dans son plaidoyer courtois ou anti-courtois, le narrateur organise cette partie de son récit en énumérant cinq animaux qui, dans l'époque médiévale, représentaient les sens. Selon Richard de Fournival, « pour chaque sens existe une bête qui surpasse tous les autres, comme le *liens* – c'est un petit vers qui voit à travers les murs – en matière de vue, la taupe pour l'ouïe, la vautour pour l'odorat (car il est tout à fait capable de flairer une charogne à deux lieues de distance), le singe pour le goût, et l'araignée pour le toucher » (Bianciotto 2009, 193, 195)⁶. Les sources de ses connaissances médiévales sur les animaux symboles des sens sont issues de la tradition antique de l'histoire naturelle et des *Etymologies* d'Isidore de Séville, encyclopédie médiévale par excellence (v. Pastoureau 2011, 212).

Richard de Fournival évoquera les animaux liés aux sens et sa frustration d'être rejeté par la dame jusqu'à la fin de son épître, c'est-à-dire de son *Bestiaire d'Amour*, de sorte qu'il n'est pas erroné de dire que la réflexion sur les cinq sens organise largement son récit.

Le succès de cet ouvrage de Richard de Fournival était énorme. Il a connu de nombreuses traductions en langues vulgaires, surtout en Italie. De sa popularité témoigne aussi la teinture la Dame à la licorne, composée de six tapisseries intitulées selon le nom des sens : la Vue, l'Ouïe, l'Odorat, le Toucher, le Goût ; la sixième s'intitule « À mon seul désir ». La teinture, fabriquée au XV^e siècle en Flandres pour la famille de Viste, probablement Jean IV le Viste, magistrat de haut rang (Glaenzer 2002 ; Frugoni 2022, 164–172) est exposée au Musée national du Moyen Âge de Cluny, à Paris. En effet, toute évocation des animaux du *Physiologus* dans le contexte romantique ou de la représentation de l'allégorie des cinq sens paraît être inspirée par Richard de Fournival, auteur iconoclaste, qui était le premier à utiliser le symbolisme animal dans les objectifs romantiques. On peut même y ajouter la popularité actuelle de la licorne. (Rappelons qu'au début, chez Ctésias et Pline par exemple, la licorne n'était qu'un rhinocéros, robuste et maladroit, comme sur l'estampe d'Albrecht Dürer. Le rhinocéros de Dürer était, en effet, le premier animal de son espèce depuis presque un millénaire en Europe. Il était gardé à la cour royale à Lisbonne ; le grand artiste allemand, connu par ses études sur la nature, ne l'avait pas vu lui-même, mais il a construit son image à partir des dessins d'un artiste que l'avait observé et dessiné au Portugal (Pastoureau, 2008, 183–191)).

Dans le contexte des bestiaires, donc, la représentation des sens était plutôt marginale par rapport au programme primaire des écrits : l'objectif édifiant chez le pseudo-Pierre de Beauvais ou l'objectif érotico-courtois chez Richard de Fournival. Quoique l'on puisse dire que la logique des sens oriente largement la structure du dernier récit, leur importance reste en général plutôt secondaire dans la perspective de la signification de ces textes.

l'home. Car li hom a .v. sens : veoir, oïr, flairier, gouster et touchier. Et par le flairier meisme fui je pris, aussi que les bestes qui duques a le mort sievent le pantiere pour le douchour de l'alaine qui de li ist, et aussi con li unicorn que si dort au douc flair de la virginité a le demoisele. » (Bianciotto 2009, 200, 202).

⁶ « Car de cascun sens est il aucune beste ki toutes les autres en sormonte, si comme li lens de veoir – c'est uns petis vers ki voit parmi les parois –, et la taupe d'oïr, et li voltoirs de flairier, car il sent bien une carongne au flairier de .ij. liues loing, et li singes de gouster, et li araigne de toucier. » (Bianciotto 2009, 192).

3. LA PERCEPTION DANS L'ENCYCLOPÉDISME EN LANGUE VULGAIRE

Le XIII^e siècle, époque des *sommes* de connaissances, a donné naissance aux encyclopédies en langue vulgaire. L'*Image du monde* de Gossouin de Metz, composée à la même époque que les bestiaires de Richard de Fournival et du pseudo-Pierre de Beauvais, a connu une popularité incontestable : à titre d'exemple, ce texte se trouvait parmi les premiers ouvrages imprimés en Angleterre au XV^e siècle.

Tout comme les autres textes didactiques de son époque, l'encyclopédiste messin avait puisé des sources antiques et latins médiévaux connus à l'époque (Pline, Isidore de Séville), puis des autres auteurs latins médiévaux plus proches de son siècle, tels que Honorius Augustodunensis (*Imago mundi*, encyclopédie rédigée par la méthode de compilation, composée au XI^e siècle), Alexandre Neckam (*De naturis rerum*, somme de connaissances datant du début du XIII^e siècle), Gervase de Tilbury (*Otia imperialia (Les Divertissements pour un empereur)*, ouvrage encyclopédique destiné à Henri le Jeune, prince d'Angleterre, puis, après son décès, à l'empereur Otton IV, en 1214 ou 1215), Jacques de Vitry (*Historia orientalis (Histoire orientale)*, composée entre 1216 et 1227, lorsque son auteur était évêque à Saint-Jean d'Acre en Terre sainte). Les ouvrages de ces encyclopédistes jouissaient d'une popularité incontestée dans leurs époques.

Le texte de Gossouin est composé de trois parties. En concordance avec les autres textes didactiques et cosmographiques de l'époque, sa première partie (contenant quatorze chapitres) est consacrée à la cosmogonie, au Dieu en tant que Créateur, aux sept arts libéraux, à la forme ronde de l'univers et de la Terre, aux quatre éléments. Elle est suivie par les dix-neuf chapitres de la deuxième partie, traitant de la géographie : des points cardinaux et des trois continents connus à l'époque (l'Asie, l'Europe et l'Afrique), avec la représentation de leur faune et flore. La troisième partie (vingt-deux chapitres) est focalisée sur l'astronomie et des calculs des dimensions de la Terre.

Quant aux sens et à la perception, l'encyclopédiste messin ne traite pas de ce sujet à part, puisque le sens de la classification lui manque encore, malgré des tentatives claires d'organiser les connaissances sur le monde vivant dans la deuxième partie de l'encyclopédie (v. Panić, 2020) ; toutefois, il le fait sporadiquement. Par exemple, en décrivant les animaux dans la deuxième partie de son encyclopédie, il évoque le basilic, qui, selon la zoologie médiévale, tue par le regard (*IM*, 118), ou la panthère, caractérisée par son haleine douce et séduisante (116). Rappelons que Gossouin de Metz n'interprète pas les animaux qu'il représente, c'est-à-dire, il ne donne pas une explication explicite de l'allégorie du Livre de la nature ; ceci n'empêche que les animaux qu'il représente soient les mêmes animaux légendaires que dans les bestiaires.

Les sens apparaissent dans sa représentation du processus de l'apprentissage. Le savoir est identifié par l'auteur à une clarté de vision : on sait si on « voit clairement » quelque chose, de manière littérale et métaphorique, surtout dans le contexte spirituel (66). Ou, les connaissances scientifiques – attribuées aux philosophes, c'est-à-dire aux savants – sont le résultat, selon l'auteur, d'une longue et minutieuse observation des phénomènes naturels (par exemple, des phénomènes astronomiques⁷). Pour persuader les autres sur les

⁷ « Or dir cis livres, qui est d'astronomie estraiz, comment li sage philosophe ça en arrière voudrent enquerre la manière du monde, comment il estoit faiz. Dont moult de genz s'en merveilloient.

Et quant li mondes fu faiz et compassez, li i ot assez de genz ; si regarderent le pluseur le firmament qui tourmoit tout entour le monde et se mouvoit. Si en vieillierent par maintes nuiz et par mainz jourz. Lors prenoient a regarder les estoiles qui se levoient vers oriant et s'esmouvoient environ par-dessus leur teste. » (*IM*, 67–68)

connaissances acquises, il faut *démontrer*, c'est-à-dire, rendre à la vision, à la vue des autres, faire de sorte que cette idée ou ce concept soit clair ; la compréhension de l'ordre divin est comparée à la clarté de la vision (66). Il utilise souvent aussi « entendre » pour « comprendre » : « ouïr » et « voir » sont cités pour désigner respectivement les processus de l'apprentissage et de la découverte, de la démonstration ; toutefois, l'encyclopédiste médiéval reste dans le contexte religieux.

En outre, dans l'*Image du monde*, la vue semble procurer un critère à la fois esthétique et éthique. Si un phénomène n'est pas agréable à la vue, il est pernicieux. Ceci est évidemment conforme à l'idée de l'harmonie universelle du monde créée par Dieu – idée héritée de l'Antiquité grecque –, mais en contraste avec les idées de Jean Scot Erigène exprimées dans son *Hierarchie céleste*, héritées elles aussi de l'antiquité grecque mais chrétienne (du pseudo-Denis l'Aréopagite), qui a promu les symboles bizarres ou effrayants, voire laids : plus un symbole est difficile à comprendre, plus il est divin (à l'instar du tétramorphe, par exemple : symbole effrayant – mélange de l'homme, du bœuf, du lion et de l'aigle –, mais allégorie biblique et orientale de Dieu) (Замбон 1986–87). Pour Gossouin de Metz, si un phénomène naturel ou un paysage est explicitement désigné de « hideux » ou « horrible », on en est menacé : c'est pourquoi il emploie ces termes pour décrire l'enfer (140–141). La laideur pour lui semble être signe de l'écart de l'ordre divin.

En tant qu'encyclopédiste, Gossouin de Metz reste sans doute encore largement dans le cadre de la perspective religieuse et spirituelle. Cependant, un ouvrage encyclopédique sous forme de dialogue, intitulé *Placides et Timéo* de l'auteur anonyme, rédigé probablement au dernier quart du XIII^e siècle (Thomasset 1982, 3) manifeste une mise en question de la perspective symbolique (*Ibid.*, 7). Dans de nombreuses questions posées par le disciple Placides à son maître Timéo, philosophe, et de ses réponses élaborées, de nombreux sujets⁸ sont traités de manière docte. En effet, ce texte commence, lui aussi, par l'évocation de la *Métaphysique* d'Aristote⁹ et l'auteur met en valeur la sagesse des philosophes¹⁰.

Or, parmi autant de sujets traités dans cette tentative du philosophe d'instruire son disciple et d'évoquer sa curiosité intellectuelle et scientifique, les sens ne jouent pas un grand rôle. Ils ne sont pas vraiment utilisés comme manière d'acquérir les savoir (ce qui est le cas avec la vue et à l'ouïe dans l'*IM*) ; il n'énumère non plus les animaux symboles des sens, dans sa tentative de minimiser la dimension symbolique de la pensée scientifique de l'époque (Thomasset 1982, 9). Le son apparaît, par exemple, dans la partie où Timéo définit le corps : si on entend le son quand deux objets de heurtent, alors il s'agit des corps (*PeT*, §77). En plus, lorsqu'il traite la qualité de la terre, Timéo souligne son obscurité et explique à son disciple que c'est la raison pourquoi la taupe n'a pas d'yeux (*PeT*, §188). Il paraît que, dans sa curiosité scientifique, il utilise les sens comme arguments pour

⁸ Thomasset distingue, grosso modo, quatre parties de cet ouvrage encyclopédique : « I. Dieu, la création, l'homme et sa place dans le monde ; II. La reproduction de l'espèce humaine : physiologie, pathologie, embryologie... ; III. Météorologie ; IV. Histoire de la transmission des lois, naissance de la civilisation féodale... » (1980, xxix).

⁹ « Aristote dist en son livre de nature ou commencement d'un livre, le quel livres est appellés le livre de metafisique, que tout homme couvoite et desire a savoir naturellement les secrés de nature ; et verités est que tout homme subtil le couvoite et desire a savoir ne nel fol ne metroit entente a ce enquerre ne demander, car haute cose et soutieue est a savoir. » (*PeT*, §1)

¹⁰ « Chi commencent les secrés as philosophes. Si devons savoir que philosophes si est amours de sapience, car philosophes si est grieveux et si est dist de .II. noms grieveux ; li uns si est « philos », qui vault autant a dire comme amour ; li autres si est « sophos », qui vault autant comme sapience en latin, dont philosophes si est a dire amours de sapience ; ce sont et furent les maîtres qui riens naturellement ne firent fors savoir sapience et furent tels comme nous vous dirons ou texte sans rubrique. » (*PeT*, 6)

expliquer les phénomènes naturels, mais il ne leur attribue pas une place à part dans ces explications, contrairement, par exemple, à la météorologie ou à l'embryologie, ou d'autres domaines de connaissance qu'il traite avec force détails.

Dans le contexte des encyclopédies rédigées en langue vulgaire à partir du milieu du XIII^e siècle, les sens ne paraissent pas avoir trouvé une place à part. Ceci est conforme aux caractéristiques des encyclopédies de cette époque, auxquelles manquait encore une véritable méthode scientifique, ainsi que de la cohérence.

4. EN GUISE DE CONCLUSION

Les cinq sens et la perception étaient évidemment évoqués dans la littérature didactique en langue vulgaire, toutefois sans avoir vraiment été traités de manière minutieuse. Ils étaient mentionnés de manière discrète et sporadiquement, comme beaucoup d'autres phénomènes naturels, étant donné que l'objectif de ces écrits n'était pas d'expliquer le monde de manière scientifique, mais d'inviter le lecteur à la contemplation spirituelle. Les sens y étaient représentés par le symbolisme animal (omniprésent dans la culture médiévale), mais ils trouvaient leur place aussi dans la représentation du processus de l'apprentissage et de la découverte scientifique et/ou spirituelle ; et, en plus, dans le long parcours de la quête amoureuse, où ils structuraient d'une certaine mesure la quête courtoise et le récit qui en est le résultat.

RÉFÉRENCES

Sources :

- Baker, Claude (éd.) 2010. *Le Bestiaire, Version longue attribuée à Pierre de Beauvais*. Paris : Honoré Champion.
 Bianciotto, Gabriel (éd.) 2009. *Richard de Fournival, Le Bestiaire d'Amour et la Response du Bestiaire (édition bilingue)*. Paris : Honoré Champion.
 Prior, Oscar (éd.) 1913. *L'Image du monde du Maître Gossouin, rédaction en prose*. Lausanne : Imprimeries réunies S. A.
 Thomasset, Claude (éd.) 1980. *Placides et Timéo ou Li Secrés as philosophes*. Paris-Genève : Librairie Droz.

Textes critiques :

- Beer, Jeannette. 2000. *Master Richard's Bestiary of Love and Response*. West Lafayette: Purdue University Press.
 Frugoni, Chiara. 2022. *Vivre avec les animaux au Moyen Âge*. Traduit par Lucien d'Azay. Paris: Les Belles Lettres.
 Glaenger, Antoine. 2002. La Tenture de la Dame à la Licorne: du *Bestiaire d'Amours* à l'ordre des tapisseries. *Micrologus* 10: 401–428.
 Lucken, Christopher. 1994. Les hiéroglyphes de Dieu : la *demonstrance* des bestiaires au regard de la *senefiance* des animaux selon l'exégèse de saint Augustin. *Compar(a)ison* 11 : 33–70.
 McCulloch, Florence. 1962. *Mediaeval Latin and French Bestiaries*. Chapel Hill: University of North Carolina Press.
 Panić, Marija. « Une disparition en train de disparaître : la *senefiance* dans les textes sur la nature aux XII^e et XIII^e siècles ». In *La répétition dans les textes littéraires du Moyen Âge à nos jours*, édité par Loula Abdelrazak et Valérie Dusallant-Fernandes, 47–60. New York: Peter Lang.
 Panić, Marija. 2019. « Les traditions françaises et serbe du *Physiologus* ». In *Српско-француске књижевне и културне везе у европском контексту/Les relations littéraires et culturelles franco-serbes dans le contexte européen*, édité par Jelena Novaković, Milivoj Srebro, 261–278. Novi Sad: Matica srpska/Bordeaux: Université Bordeaux – Montaigne.

- Panić, Marija. 2020. La zoologie dans l'*Image du monde* de Gossouin de Metz. *Filoloski pregled* 47.2: 139–148.
- Pastoureau, Michel. 2008. *Les Animaux célèbres*. Paris: Arléa.
- Pastoureau, Michel. 2011. *Bestiaires du Moyen Âge*. Paris : Éditions du Seuil.
- Strubel, Armand. 2002. « *Grant senefiance a* ». *Allégorie et littérature au Moyen Âge*. Paris : Honoré Champion.
- Thomasset, Claude. 1982. *Commentaire du dialogue de Placides et Timéo*. Paris : Librairie Droz.
- Vučelj, Nermin. 2020. *Francuska kultura. Jezik, društvo i duhovnost kroz epohe. Knj. 1: od romanizovane Galije do renesansne Francuske*. Niš: Filozofski fakultet.
- Замбон, Франческо. 1986–87. Теологија бестијаријума. Са италијанског превела Александра Манчић Милић. *Градац* 75–78: 121–134.

O PERCEPCIJI U FRANCUSKOJ SREDNJOVEKOVNOJ KNJIŽEVNOSTI: PRIKAZ PET ČULA U DIDAKTIČKIM SPISIMA

U radu je analiziran prikaz pet čula i značaja percepcije u delima francuske srednjovekovne didaktičke književnosti iz XIII veka: Bestijarijumu pseudo-Pjera de Bovea, Ljubavnom bestijarijumu Rišara de Furnivala i dva enciklopedijska dela (Slika sveta Gosuena iz Meca i Plasid i Timeo nepoznatog autora). U obrađenom korpusu čula su prikazana sporadično, u kontekstu prikaza životinja koje su u srednjovekovnoj književnosti bile simboli čula, potom kao način sticanja znanja; u Ljubavnom bestijarijumu kurtoazna potraga, ilustrovana simbolima životinja, organizovana je delom i u skladu sa čulima. U obrađenom korpusu, iako se uočava opadanje značaja simbolike religiozne motivacije, ipak nije prisutan koherentni naučni pristup u prikazu čula i percepcije, što je u skladu sa kulturom date epohe.

Ključne reči: *srednjovekovna didaktička književnost, čula, francuski srednjovekovni bestijarijumi, Rišar de Furnival, Gosuen iz Meca*